

## Le sujet dans le matriarcat<sup>1</sup>

Charles Melman

(139)Je prends sur un week-end théoriquement dévolu au repos, paraît-il, pour venir par exemple chez vous comme je l'étais le week-end dernier à New-York. Je me demande évidemment quel est le sens de ce voyage, c'est-à-dire qu'est-ce que je suis en train de faire ? Pourquoi est-ce que au lieu comme ça de vivre paisiblement dans mes pantoufles, pourquoi est-ce que je me chausse afin de venir ainsi passer le week-end avec en partie ce travail à charge ? C'est-à-dire que je me pose bien sûr la question de savoir si la psychanalyse est un progrès ? Et si ce fait viendrait justifier que je vienne avec vous comme vous-mêmes qui avez fait l'effort d'être dans cette salle, un certain nombre d'entre vous, si ce progrès justifie la poursuite, la continuation d'un tel effort ? La question renvoie donc à celle de savoir ce que nous appelons, nous, un progrès. Ce sera le thème du troisième numéro de cette très jolie revue qui s'appelle *La Célibataire*, que je vous conseille vivement : qu'est-ce que c'est qu'être progressiste aujourd'hui ? Qu'est-ce que c'est qu'un partisan du progrès ?

Cela va être, d'une manière involontaire, je m'en suis rendu compte en écrivant mes notes pour cette après-midi, de façon souterraine, l'axe de mon propos. L'axe de mon propos puisque je commencerais par le rappel de cette formulation, (140)puisque mon propos, comme l'a très bien dit Étienne, vient s'axer sur, à la fois, la question du matriarcat et de la façon dont fonctionnerait ce que nous appelons le sujet sous ce régime, car c'est bien d'un régime, nous le savons, dont il est question.

Donc je partirais de cette remarque qui existe chez Freud, mais qui a été faite bien avant lui et par d'autres que lui et qui consiste à dire que l'humanité a connu un progrès, un progrès essentiel lorsqu'elle est passée du matriarcat au patriarcat. Un progrès qui était à la fois culturel et spirituel. Question : en quoi le passage du matriarcat au patriarcat peut-il être considéré comme un progrès

---

<sup>1</sup> Bruxelles, 18 décembre 1999, Après-midi clinique de l'Association freudienne de Belgique.

culturel ?

Je pense qu'il nous faut bien saisir ici la différence entre ces deux régimes et que, si nous la saisissons, si nous saisissons que ces deux régimes relèvent d'une structure radicalement différente, peut-être pourrions-nous mieux entendre ce que le signifiant progrès est venu faire ici et nous posons la question de savoir si nous y adhérons aussi nous-mêmes, si nous-mêmes pensons aussi qu'il s'agit là effectivement d'un progrès.

La différence de structure tient au passage de l'évidence et de la positivité tels que le matriarcat les étaye à ce qui est de l'ordre de la foi ou ce que nous, analystes, appelons le pacte symbolique. Le matriarcat règle en effet la question de la cause, de la causalité. Et d'abord au sujet de ce processus qui a régulièrement interrogé l'humanité, c'est-à-dire le processus de la fécondation, le matriarcat règle la question de la causalité en ce qui concerne la fécondation en disant que ce processus relève de ce qui est d'un mécanisme évident et éminemment positif puisque la cause de l'enfant, elle est là, la mère est la cause de l'enfant, et que cela établit donc un régime où la mère en tant que présente dans le champ de la réalité, c'est-à-dire en tant que ne se fondant d'aucun mystère mais en tant que se fondant de son propre pouvoir, de sa propre autorité, en tant que présente dans le champ de la réalité devient en quelque sorte investie de cette puissance qui est pour tous les êtres humains la puissance suprême c'est-à-dire la référence phallique. La mère en devient ainsi l'incarnation en tant que présente dans la réalité et l'enfant évidemment doit sa genèse à l'intervention autonome de cette puissance ainsi incarnée et présente au même titre que lui dans le champ de la réalité.

Ça ne veut pas dire que le père, qu'un géniteur n'ait servi à rien mais en tout cas s'il a servi c'est au titre d'accessoire nullement à titre nécessaire, mais à un titre accessoire, accidentel et il suffit donc de la mère et de l'enfant pour assurer la continuité d'une chaîne qui a ainsi l'avantage comme nous le voyons tout de suite d'être sans mystère.

(141) Nous avons grâce à ce régime le bonheur de participer à un monde qu'il faut bien appeler positif, un monde simple où le mot, le signifiant renvoie directement à la chose, n'a pas d'autre signifié que la chose elle-même et où la fonction de l'antécédent résume ce qu'il en est de la causalité, ce qui est avant est la cause de ce qui vient après. Autrement dit, nous sommes là dans un registre, comme vous le voyez, pour évoquer banalement ce mécanisme linguistique, la métonymie, la contiguïté est ce qui organise l'ensemble de notre monde. Vous voyez si je me sers ici du terme de métonymie de quelle manière l'invocation du père comme métaphore vient effectivement introduire une rupture dans cette simplicité apparemment heureuse sans mystère naturel qui nous est ainsi proposée.

Je dis naturelle parce que le monde naturel, le monde animal a évidemment rapport direct avec son objet, et non pas un rapport médié. Il n'y a, comme nous le savons, dans le monde animal aucune hésitation quant à la conduite à tenir ni quant au choix de l'objet, ni quant à la nature, à la spécificité de la satisfaction. Les partenaires sexuels sont très clairement identifiés et l'animal n'est pas quelqu'un qui se pose quelque problème éthique que ce soit.

Ce monde propice à une satisfaction non médiée et ne passant pas par le travail n'a pas manqué de constituer pour notre humanité une espèce de paradis perdu puisque ce serait justement à une chute liée à la punition divine que nous serions sortis du jardin où tout était ainsi simplement mis à notre disposition.

Donc le père qui lui bien sûr est comme la mère présent dans la réalité mais qui lui, ne tient aucunement son pouvoir de lui-même. Le père ne tient son pouvoir que d'être en quelque sorte la métaphore d'une instance par elle-même insaisissable, invisible et qui occupe le champ non plus de la réalité mais du réel. Cette instance phallique qui contrairement au régime du matriarcat se trouve donc radicalement déplacée puisque sortie du champ de la réalité. Et le père en est devenu non pas, aucunement, l'incarnation mais il en est devenu, on pourrait dire, le fonctionnaire de la dite instance phallique.

La différence entre les deux régimes tenant à ceci dans un premier temps qui est que avec le patriarcat, c'est la dimension du réel qui se trouve introduite dans le champ de la spéculation mentale, la dimension du réel, et avec elle cet effet, on pourrait dire, traumatisant qui est qu'il n'est révélé en quelque sorte en même temps que cet opération que les objets avec lesquels je pourrais me satisfaire ne seront jamais que des substituts, des semblants et que la condition de mon désir, de son accomplissement va donc être cette perte que le fantasme tel que l'écrit Lacan,  $\diamond a$ , vient très bien représenter.

Passage donc d'un monde positif, simple que l'on pourrait imaginer heureux, (142) ce qui veut dire que toute demande trouverait sa satisfaction naturelle, positive du passage de ce régime matriarcal que le sein va bien entendu et de façon intarissable et indéniable imaginer, passage à un régime dont le progrès traumatique consiste dans l'introduction de la dimension du réel et où mon désir est voué maintenant à désirer toujours en vain. Et où les objets loin d'être ces objets réadaptés, préparés pour moi dans le monde deviennent au contraire ces objets représentatifs de la vanité de mon désir.

Alors bonne question : en quoi est-ce un progrès ? En quoi ? En quoi est-ce un progrès culturel et mental que de passer de l'évidence et de la positivité à ce qui devient, entre dans le domaine de la foi ou bien de ce que j'appelais le pacte symbolique. Le pacte symbolique n'est pas un terme mystérieux, cela veut dire que toute relation que ce soit avec un partenaire ou avec un objet se trouve nouée par la participation commune de l'un et de l'autre à la perte fondamentale qui va désormais unir et désunir, à la fois rapprocher et en même temps séparer les deux protagonistes qu'il s'agisse des deux partenaires ou qu'il s'agisse d'un partenaire et d'un objet. Cela va faire que ce qui va désormais les unir et les rassembler ça va être la forme d'échec que nous savons.

Ça ne peut être, je pense, à nos yeux considéré comme un progrès que si nous donnons à ce terme de progrès qui est un terme, comme vous le verrez dans le numéro de cette excellente revue, qui a évidemment servi de justificatif dans une grande série de domaines sans qu'on sache forcément où gisait le progrès, en quoi tel événement, pourquoi tel fait constituait forcément un

progrès. C'est un des termes des plus polysémiques qui soit, mais en général c'est un grand argument public, journalistique, politique pour faire adhérer à ce qui vient rompre avec une habitude, avec une tradition en assurant que cette rupture est payée par ce qui serait « un progrès ».

Nous, pour nous c'est quoi le progrès ? Est-ce que le clonage est un progrès ? On pourrait poser la question autour d'indiscutables progrès scientifiques modernes. Est-ce que nous appelons ça un progrès ? Est-ce que l'économie libérale est un progrès ?

Je pense que pour les analystes ce qui peut s'appeler un progrès est la reconnaissance des lois qui nous aliènent. Non pas ces lois pour les célébrer, pour dire : « Bienheureux législateur, quel merveilleux Solon est venu là établir ces lois... » Non. Mais premièrement être capable de les identifier. Deuxièmement nous poser la seule question qui vaille une fois que nous les avons identifiées: comment nous débrouillons-nous avec ? C'est-à-dire non pas dans l'aveuglement qui caractérise le progrès social politique ou économique mais avec la détermination (143) que nous sommes capables d'avoir. Ces lois que j'évoque, pour vous ce sont évidemment les lois du langage. Et dans la mesure où les lois du langage impliquent, portent avec elles cette dimension du réel que je viens d'évoquer pour vous avec le patriarcat, on peut dire, seraient-elles traumatisantes, elles constituent pour nous sûrement un progrès puisqu'elles nous rapprochent de ce qui est la vérité de l'organisation matérielle qui nous agence, qui fait que nous sommes en état de manque et qui donc nous donne la virtualité, la possibilité d'agir.

Je le disais il y a quelques mois à un homme politique français éminent et qui avait longtemps porté les espoirs de la jeunesse française, qui avait longtemps été l' élu des étudiants. C'est un type à peu près de mon âge, un peu plus âgé peut-être. Je lui posais la question suivante : « Vous êtes engagé tant de fois dans votre vie et avec courage et vous y avez consacré votre existence. Le dimanche au lieu de rester chez vous avec vos pantoufles, vous partiez tenir des meetings, faire des allocutions, des machins. Vous avez sans cesse travaillé jours et nuit pour vos idées, vos idéaux. Au point où vous en êtes, est-ce que vous ne vous dites pas que toutes les causes pour lesquelles vous vous êtes battu et qui indiscutablement sont constamment apparues comme de bonnes et justes causes, est-ce qu'il ne vous semble pas que chaque fois vous vous êtes pourtant trompé. » C'est dur, ce n'est pas gentil. Mais, comme le disait Etienne, je ne suis pas toujours gentil. Mais c'était quand même, je crois, pertinent, car il a entraîné avec lui des milliers de gens, il a été premier ministre. Est-ce que s'il se retourne un peu sur son parcours est-ce qu'il ne se dit pas : « Mais qu'est-ce que j'ai fait ? » Comment se fait-il que nous nous trompions toujours sur la cause. Autrement dit que nous pensons toujours épouser une bonne cause et nous ne savons pas à ce moment-là qu'elle est toujours fausse, qu'elle est mauvaise.

C'est le passage du matriarcat au patriarcat qui pour la première fois nous permet d'isoler ce qu'il en est de la cause et de non plus l'appeler ni bonne ni mauvaise, mais savoir que la cause où elle est, savoir que c'est ça la cause c'est-à-dire cet objet de déchet que représente, que constitue l'objet petit *a* et dès lors

de nous permettre enfin de nous orienter dans les décisions et dans les jugements que nous avons à prendre.

Et ça, ce ne peut être un progrès que, comme je le disais tout à l'heure, si nous faisons un pas dans la connaissance de ces lois du langage qui nous régissent. Ce qui fait que chaque fois que se produit un phénomène, un événement et en particulier dans le domaine scientifique qui nous écarte des lois du langage, nous pouvons dire : « C'est sûrement un progrès technique, c'est sûrement un progrès scientifique mais c'est cependant une régression à l'égard de ce que nous méritons, à l'égard de ce que nous pouvons connaître, à l'égard de ce que nous pouvons (144)savoir. » Si, je le dis bien, le dit progrès technique, scientifique ou juridique s'écarte de ce que nous enseigne, de ce que nous pouvons savoir par l'abord des lois du langage.

Nous sommes tous ici soucieux, lorsque nous écoutons quelque chose ou lorsque nous lisons, de comprendre. Comprendre !!! Mais dans la paternité, dans le régime patriarcal, dans ce qui est la paternité, il n'y a rien à comprendre parce que le réel en tant que tel c'est ce qui par définition échappe à la saisie par le symbolique. Il y a donc là à accepter de ne pas comprendre. C'est pourquoi on passe de la simple connaissance positive à ce qui est de l'ordre ou bien de la foi ou bien du pacte symbolique. Chaque fois que nous avons la certitude de tout comprendre, nous avons perdu.

Est-ce que ça veut dire que du même coup la dimension du réel doit être traitée comme un inconnaissable, comme ce qu'il faut maintenir à distance pour nous sauvegarder culturellement et spirituellement ? Voyez la réponse que Lacan donne à ça et essayez de l'apprécier à sa juste valeur. Lacan est le premier qui introduit la dimension du réel dans le champ d'une connaissance qu'il faut bien appeler rigoureuse, je ne dis pas scientifique parce que la démarche scientifique s'en fout du réel, elle n'en a rien à faire. Mais dans une procédure, pour Lacan, de connaissance rigoureuse afin que justement nous ne traitions pas le réel comme le recel du mystique ou du mystère et que nous enlevions ainsi la zone d'ombre dont nous aurions ainsi à nous défendre pour nous maintenir en vie et pour nous maintenir en bonne santé. Il traite le réel, il écrit R, quand il dessine le nœud boroméen avec la dimension du réel, il opère l'affranchissement qui est essentiel pour que justement notre démarche à nous analystes ne soit pas organisée sur l'intuitif, sur le *on ne sait pas comment ça marche*, sur l'intervention, l'interprétation miracle.

Tout ça existe et je ne suis pas en train de le décrier mais pour que nous restions ce que nous avons à être, c'est-à-dire des gens rationnels, et même si le rationalisme récuse la dimension du réel, soyons rationalistes pour deux en venant nous, la dite dimension, à la faire valoir malgré la pente de notre pensée qui à toujours d'exiger la compréhension pleine et entière ou à estimer qu'il y a une offense qui est faite s'il reste quelque chose d'obscur, d'inconnaissable. Malgré l'agressivité que nous pouvons éprouver à l'égard de l'enseignement de Lacan, dans la mesure où il est évident qu'il applique dans son usage du signifiant cela même qu'il enseigne c'est-à-dire que le signifiant ne renvoie pas à un signifié qui serait univoque et substantifiable. Le signifiant renvoie à un signifié qui est toujours au delà de toutes les significations que je vais pouvoir

lui donner. Lacan ne peut pas faire autrement sauf à se démentir, sauf à se déjuger que d'appliquer<sup>(145)</sup> à sa propre démarche ce que précisément il enseigne. Une bonne raison de l'agressivité que Lacan déclenche est justement de faire valoir dans la pensée laïque le patriarcat. Dans la pensée laïque parce que si vous le faites en théologie ça va mais dans une pensée laïque faire valoir ce qu'a introduit le patriarcat, je veux dire la référence à maintenir à l'endroit de la catégorie du réel par opposition à ce qui est notre aspiration à tous et ce qui montre bien que nous sommes tous des enfants, c'est-à-dire à pouvoir retrouver l'image des seins maternels et de pouvoir fonctionner avec des connaissances qui viendraient ainsi nous abreuver sans aucune retenue et jusqu'à plus soif, jusqu'à ce que ça nous dégouline sur les babines.

Voilà pour parler de la question du sujet, le type de préambule qui va nous permettre, je crois maintenant d'aller beaucoup plus vite dans ce que nous pouvons cliniquement observer. Toute la question étant de savoir si nous maintenons les yeux ouverts sur la dite clinique ou si nous ne préférons pas aussi après tout comme ça écarter notre regard.

Le matriarcat où nous aurons donc à situer la position du sujet, est donc ce domaine, ce monde qui nous offre le confort, la douceur, l'espoir, la tiédeur, les plis, la bienveillance de cette positivité, c'est-à-dire de ce régime où le signifiant ne renvoie à rien d'autre qu'à un objet idéal qui se trouve substantifié et qui se trouve donc offert à la prise, à la saisie, à la capture, à la possession et donc bien sûr en même temps à la consommation.

Vous vous doutez bien que si je le présente sous cette forme un peu humoristique c'est pour nous faire remarquer, bien sûr, que parmi ces objets il en est un qui vient inévitablement en place privilégiée qui vaut bien avant tous les autres et dont nous savons que cet objet sous ce régime du matriarcat s'appelle le *pénis*. Autant qu'il vient non plus se référer à cette instance qui dans le réel abrite le phallus, c'est le pénis en tant que constituant dans le champ perceptif l'objet privilégié puisque c'est le fait d'en avoir ou pas qui règle la question de la reconnaissance que l'on peut obtenir ou pas dans le champ de la réalité. C'est l'index, c'est le tatouage, c'est le bidule, c'est le truc qui fait que selon qu'on l'a ou qu'on ne l'a pas on est admis... Vous savez que le processus de la *Bejahung*, le processus freudien de la *Bejahung*. Freud a été génial d'avoir parfaitement identifié qu'il n'existe dans le champ de la représentation que ce qui a été marqué d'une *Bejahung*. Pour être soi-même bénéficiaire de cette *Bejahung* et donc pour avoir droit de cité dans le champ de la réalité, pour être soi-même représentatif, l'objet que je viens de nommer constitue l'index décisif.

(146) Mais ne vous précipitez pas. Il dépend du caprice de la mère que cet objet soit me vaille signe de reconnaissance ou bien me vaille au contraire signe de rejet et d'exclusion. Ce n'est pas forcément parce que anatomiquement je l'ai qu'une mère ne peut pas en faire au contraire un indice de « c'est beaucoup trop dégoûtant, c'est beaucoup trop offensant, dehors ! » Le problème, comme vous le vérifiez chaque jour en clinique, c'est que chez une même mère ce mouvement peut parfaitement coexister. Il n'y a pas une catégorie de mère qui dit: « Ben oui là du moment qu'il l'a, du moment que c'est mon garçon, c'est le champion des représentatifs. » Mais chez une même mère, elle garde le

privilège de pouvoir à chaque instant décider si c'est l'index de la *Bejahung*, de l'admission ou si, au contraire, c'est l'index du rejet.

Ce qui met évidemment l'enfant dans la position d'être captif du caprice maternel, c'est-à-dire d'être sans cesse lié pour exister à ce qu'il en est de l'arbitraire de son bon ou de son mauvais vouloir, et cela selon l'humeur dans laquelle elle se trouve. Cette reconnaissance se fait évidemment par le biais du regard, et puis aussi par le biais de l'adresse qui est faite à l'enfant.

Cela débouche sur une économie qui est parfaitement originale mais que vous connaissez par votre expérience propre, par votre expérience clinique ou romanesque, littéraire. Une expérience qui est tout à fait originale puisque si l'enfant est marqué, possède cet objet privilégié entre tous, c'est qu'elle le lui donne. C'est une affaire de don. La transmission ne se fait aucunement par le biais de cette chirurgie absurde qui s'appelle la castration, mais la transmission se fait par le don direct. Il est évident qu'une fois qu'il a été ainsi donné, une mère attend qu'il en soit fait un usage, je dirais, à la hauteur de ce qu'elle a ainsi consenti. Si elle a consenti à le donner, c'est pas pour que son produit en fasse un usage médiocre, mesquin, mais pour qu'il fasse valoir dans la réalité la qualité de ce qu'ainsi elle lui a transmis.

Comment peut-il faire valoir cette qualité ? Ce peut être dans le champ de son identité sexuelle. Elle en a fait un homme. Et comment un homme montre-t-il qu'il en est bien un ? En général c'est bien sûr dans son rapport aux créatures de sexe opposé. Donc il faut qu'il puisse le montrer par les témoignages patents de sa virilité. L'enfant peut avoir quelque problème puisque l'objet cause de son désir c'est pas la partenaire qui le tient mais c'est lui puisqu'il hérite directement de ce qui est le désir de la mère. Cet objet cause son désir, c'est lui qui le détient. Il est cause lui-même de son désir, c'est-à-dire il est pris par ce qu'on appelle banalement le narcissisme, et je ne vais évidemment pas développer ce type clinique, je ne vais pas vous fatiguer avec ça. Mais il est bien évident que dans ce cas de figure cela donne un mode de relation à la femme réglé par le fait que le (147)narcissisme est réservé au côté masculin, au côté mâle, cela passe inévitablement par une espèce de dégradation de la représentation féminine. Donc c'est un type de réalisation masculine que nous connaissons très bien en clinique et qui fonctionne à sa façon, avec le type de déplacement que je viens d'évoquer.

Il y a bien entendu un autre façon de faire valoir ce don maternel qui en tant qu'il privilégie comme objet le pénis, vous voyez je dis bien le pénis et non pas le phallus c'est-à-dire l'organe présent dans la réalité, c'est évidemment comme on peut le soupçonner, c'est bien entendu l'homosexualité. C'est une autre façon de valoir ici le vœu maternel et je ne vous apprendrez rien non plus en vous disant que c'est une des grandes modalités de résoudre les impasses de ce type de situation.

Mais alors, et nous en venons là à la question du sujet, que serait le sujet en tant que sujet de l'énonciation, non pas le sujet de la linguistique, mais le lieu d'où ça parle chez quelqu'un. C'est ça le sujet, c'est le lieu d'où chez lui ça parle. C'est le lieu d'où se font les lapsus, d'où se font les mots d'esprit, d'où se font les actes manqués. C'est l'ombilic d'où viennent les rêves. C'est ce qui me

commande malgré moi, malgré ce que j'en crois, malgré ce que j'en dis. Si notre parlêtre a affaire ici à un lieu qui est le lieu maternel, de deux choses l'un : ou bien ce lieu se présente comme compact, c'est-à-dire ne manquant de rien et dans ce cas-là il n'a aucune place de sujet. Il n'a dans l'autre aucun lieu où il puisse tenir. Et on pourra dire qu'il est amené à fonctionner (est-ce que ça existe ? et pourquoi ça n'existerait pas ?, ça a même été considéré comme un idéal), c'est-à-dire qu'il existe comme parfaitement inconsistant. C'est-à-dire qu'il n'y a pas besoin d'être consistant pour tenir les propos qu'il faut, il suffit d'être déclenché par un élément de l'interpellation. On vous dit quelque chose. Hé bien !, il faut répondre. Ce que vous avez à répondre est déjà plus ou moins inclus dans la question qu'on vous pose ou dans l'interpellation qu'on vous fait.

Donc il est possible de tenir les dialogues de l'existence sans que forcément il y ait quelque sujet de l'énonciation. C'est ce que Lacan appelle la parlotte, le moulin à parole. Il y a du *ready-made*. Nous arrivons dans le monde avec du prêt à porter. Tout ce qu'il y a à dire sans même avoir à y participer. Je ne vois pas pourquoi on ne fonctionnerait pas comme ça. Il y a même, certains d'entre vous ont, une culture éminente, qui s'appelle la culture japonaise et où il est exigé qu'on fonctionne comme ça. On fonctionne en tenant les réparties qui conviennent dans des dialogues qui sont préinscrits depuis des siècles où il s'agit d'articuler ce qui est déjà dans le texte. Si vous déraillez par rapport au texte, ça ne va pas.

(148) Donc ne soyons pas effrayés par cela. C'est parce que nous avons des investissements spéciaux dans notre tradition philosophique et religieuse sur ce qu'on appelle l'âme. Mais on peut très bien fonctionner sans avoir à lui faire appel, c'est-à-dire on peut rester complètement inanimé. Il n'y a pas d'obligation à ça. Il y a évidemment un certain nombre de gens qui peuvent par ailleurs avoir laissé un excellent souvenir et qui n'ont jamais dit que ce qu'il convenait de dire, c'est-à-dire qu'ils n'ont eu aucun besoin d'y faire participer. Dans les milieux réputés de bonne éducation, c'est ce qu'on appelle précisément la bonne éducation. Si certains d'entre vous ici ont bénéficié de cette éducation, on vous apprend à ne rien dire que ce qu'il faut et puis c'est tout.

Donc n'envisageons pas ce problème de la compacité de l'autre, le fait qu'il n'y aurait aucune place qui ne permette à un sujet de venir s'y tenir et admettons que l'on puisse fonctionner comme parlêtre en tant que simplement participant à la pièce, au jeu social dans lequel nous sommes inscrits et nous avons notre rôle à tenir et puis voilà.

Il est spécifié que le don fait par la mère, que ce don s'est fait au prix d'un traumatisme et d'un sacrifice c'est-à-dire d'une perte consentie par elle. Autrement dit si elle a pas, c'est tout simplement parce qu'elle l'a donné, c'est-à-dire que c'est vraiment au prix du meilleur d'elle-même, dans l'acceptation de ne plus l'avoir qu'elle l'a ainsi donné à son fils.

Dans ce cas, qu'en est-il d'un éventuel sujet puisque là il dispose dans le champ de l'autre d'un manque, même si lui a priori ne manque de rien. C'est lui maintenant qui est devenu compact. Dans la mesure où lui est devenu



compact aux dépens de l'autre, ce qui lui reste c'est à épouser, à reprendre à son compte le fantasme maternel, c'est-à-dire que le seul recours qu'il a c'est de reprendre au titre de sa propre subjectivité ce qu'il en est du fantasme de la mère, fantasme qui s'abrite de ce qui est maintenant son propre manque à elle.

Donc il va percevoir que ce qui anime ce fantasme maternel, et qui lui a fait en quelque sorte opter elle-même pour le matriarcat, ce fantasme est alimenté par le désir d'être reconnu. C'est à dire de non pas fonctionner dans le champ de l'autre comme lui prescrit la féminité que cette paternité abusive de sa génération est venu lui imposer, parce qu'une femme se tient non pas du champ de la réalité mais se supporte du champ de l'autre. Donc la perception que ce fantasme maternel est commandé par le souci pour elle de se faire reconnaître là par le biais de son enfant, par le biais de son fils, et il est clair que cela ne peut être générateur chez l'enfant que du désir d'illustrer sa mère en se faisant, lui, éminemment reconnaître. Autrement dit, il vient vivre en se supportant de son fantasme à elle. (149) Voilà le fantasme qui peut maintenant l'animer comme sujet.

Une partie d'entre vous a sûrement été déçue que finalement je n'ai jusqu'ici parlé que du rapport de la mère et du garçon. Puisque ça ne s'arrête pas là. Il y a quand même plus d'une moitié de l'humanité pour laquelle se pose la redoutable question du rapport de la mère en tant que gérante de ce régime qui s'appelle le matriarcat et sa fille. Dans ce cas-là qu'est-ce que ça peut mettre en place, comme sujet ?

Il y aurait beaucoup de choses à dire. Vous voyez, je parcours avec des bottes de sept lieues une clinique qui ne demande qu'à se déployer, qui n'est pas tellement analysée comme telle, pas tellement décrite comme telle mais qui ne demande qu'à être décrite, qui est là, que chacun d'entre nous ici connaît.

En ce qui concerne le rapport de cette mère à sa fille, il y a là encore au moins deux possibilités. L'une est que la mère témoigne, sous ce régime, de la transmission qu'elle a opéré en permettant à sa fille d'être mère elle-même. J'évoque là l'expérience que j'ai pu faire, je l'ai déjà évoquée dans d'autres circonstances et qui m'a évidemment frappé, l'expérience que j'ai pu faire dans les Antilles françaises où la population est faite d'origine africaine importée, immigrée il y a peu de temps parce que deux cents ans c'est vraiment très court. Vous vous rendez compte qu'il y a encore là-bas des vieux et des vieilles qui se souviennent de l'esclavage. 1848 c'est tout proche. 1848 étant l'année de l'abolition. Familles déracinées, transplantées, linguistiquement privées puisque les brassages faisaient que très vite elles perdaient l'usage de leur langue d'origine, leurs coutumes évidemment détruites. Et où se manifeste quoi ? Dans le mode de transmission qui est là-bas le plus fréquent.

Parce que moi lorsque j'écoutais nos collègues aux Antilles me parler de leurs cas, ils revenaient inmanquablement : « Oui, c'est une famille, le père n'est pas là. Il a plusieurs femmes, il passe de temps en temps pour piquer les allocations familiales et puis on ne le voit plus. » On entend ça une fois puis la deuxième fois on entend : « Oui, c'est une famille où le père est parti quand l'enfant avait six mois. Temps en temps il vient manger la soupe puis faire un autre gosse puis il se tire, etc. » Troisième cas : « Oui, c'est une famille, le père...

»

Au bout d'un moment, il vous faut un moment, il m'a fallu quelques années pour piger que ce qui se passait là-bas était tout simplement la mise en place d'un mode d'organisation familiale et de transmission qui était matriarcal. Je veux dire que la cellule familiale était constituée d'une grand-mère, de sa fille et des enfants de la fille et que c'est comme ça que ces groupes subsistaient et subsistaient puisque la fécondité était maintenue, donc ils transmettaient.

(150) Lorsqu'un groupe a tout perdu, il s'éteint. Là il faut croire qu'ils n'ont pas tout perdu puisqu'ils ont sans doute réinventé spontanément ou par leurs souvenirs culturels un mode de transmission matriarcal et où c'est donc la fille qui se trouve chargée d'être la gardienne de la fécondité, de la fécondation et où le fils est au contraire celui qui est expédié pour faire ce que j'appelais tout à l'heure le contingent auprès de cellules maternelles dispersées dans le coin. Le fils qui parfois vit chez sa propre mère. Mais qui très souvent vit seul et qui a des enfants dans divers groupes féminins.

Dans ce cas-là... Et ce qui m'épate, c'est que je crois bien que j'ai été le premier à mettre le doigt, après ça a paru évident. Mais de quelle manière l'évidence pourtant de ce système restait ignorée de la part d'excellents collègues tout simplement le patriarcat c'est le patriarcat et que donc tout ce qui ne fonctionne pas à l'intérieur de lui n'existe pas. Ce sont des défauts, des aberrations, des anomalies, des déformations du patriarcat. Mais ces groupes ne sont pas des anomalies du patriarcat, ce sont des groupes qui ont leur propre normalité, si je peux me servir de ce terme, leurs propres lois.

Pour en revenir à ma question, pour les filles comme on le voit, le problème est donc d'assurer une transmission dans ce cadre-là, c'est-à-dire d'accéder elles-mêmes à la maternité, la grand mère se chargeant d'élever les enfants, la fille allant travailler pour subvenir aux besoins et puis il y a au foyer les gosses qui sont là en attendant qu'eux-mêmes continuent l'affaire.

Quel est là le sujet en cause chez une fille dans ce système ? Il faudrait l'étudier. Comme personnes, ce sont souvent des personnes excellentes, extrêmement dévouées, très maternelles, intelligentes, débrouillardes, avec à l'endroit de l'homme une espèce de revendication qui d'ailleurs est assez légitime, assez justifiée. J'ai assisté à des réunions à Paris de médecins psys originaires de ces lieux et la dénonciation collective au cours de ces réunions du fait que les pères là-bas ne tiendraient pas leur place. Mais compte tenu de ce que nous savons sur la paternité, comment les hommes de ces îles pourraient-ils se prévaloir d'une référence phallique qui ne peut être présentifiée que comme étant celle du colonisateur ? Comment pourraient-ils ? Ils ne peuvent pas se réclamer du colonisateur, de ses dieux, de ses règles d'autant que le colonisateur lui-même leur refuse en plus cette procédure. Il n'y a que la religion, je dois dire, qui elle a agi différemment et les ordres religieux à cet égard ont volontiers été en rupture avec les autorités colonisatrices et politiques. La religion pour des raisons que l'on comprend bien, c'est-à-dire à partir de l'affirmation de son universalité. Mais que donc le référent phallique n'était pas réservé aux colonisateurs mais valait aussi bien

pour ceux qui étaient en position d'esclaves.

(151) Pour ce qu'il en est de la fille dans ce premier cas de figure que je viens de donner, une interrogation sur ce qu'il en est de sa subjectivité, sur laquelle je n'avancerai pas plus. Je dirai juste un mot sur le second cas de figure, c'est lorsque la relation de la mère à sa fille est organisée justement sur le refus de l'index pénien. C'est un mode où une homosexualité féminine latente ou patente est active. Et où là ce sur quoi est davantage mis l'accent c'est sur une virilité qui en quelque sorte ne devrait rien à l'index phallique. Le possesseur de l'index phallique est considéré au contraire déchu, du fait de la castration par laquelle il passe, de cette virilité qui ne serait là reconnue que justement aux créatures qui n'auraient pas passé par la castration. Ce qui autorise une virilité non pas par crise comme chez l'homme mais une virilité permanente. On ne cesse pas, dans ce cas de figure, d'être dans la virilité. L'homme c'est quelqu'un qui l'est un peu, de temps en temps, ça lui prend mais enfin le reste du temps il est calme, il est tranquille, il n'est pas tout le temps à rouler des épaules. Dans le cas que j'évoque, il n'y a pas de repos à cet égard. On est tout le temps à 200.000 volts.

En tout cas vous voyez que la question de la mise en accord de nos deux thèmes c'est-à-dire celui du matriarcat et la question du sujet, voilà ce qui mérite, peut dans un premier temps qui est un temps de dégrossissage parce que tout ça n'est pas traité, tout cela est à défricher. On croit souvent que dans l'analyse tout a été écrit, on en est drôlement loin. Pour conclure la question, est-ce que le sujet, ce que nous appelons le sujet, le , qu'écrit Lacan, est forcément assimilé au sujet hystérique ? , le sujet de l'énonciation, est-il le sujet hystérique ? C'est une question à laquelle dans un premier temps, on peut répondre sûrement : « Ah oui, bien sûr. »

Pourquoi ? Parce que le sujet quand il se donne à entendre c'est toujours le sujet d'un manque, c'est toujours le sujet d'un défaut, c'est éventuellement le sujet d'un désir. C'est ça le sujet. C'est le sujet du fantasme en tant qu'il est marqué par une perte irréductible. C'est pourquoi lorsqu'un obsessionnel vient sur le divan lui qui a toujours dissimulé soigneusement dans la vie courante tout ce qui serait demande, un obsessionnel est quelqu'un qui ne demande jamais rien puisque ça laisserait croire qu'il manque de quelque chose, mais un fois qu'il est sur le divan, il se met à parler comme un hystérique, c'est-à-dire que c'est le sujet en tant qu'hystérique qui se donne à entendre, c'est-à-dire le sujet de ce qui lui manque.

Sujet de l'énonciation, alors pourquoi est-ce que nous lui accordons ce prix en psychanalyse ? Pourquoi est-ce que nous semblons en faire comme ça un lieu d'émissions privilégiées ? Pourquoi est-ce qu'on ne se contenterait pas du shifter ou du sujet de l'énoncé, c'est-à-dire un sujet qui se résumerait à l'ensemble de ses énoncés ? Pourquoi est-ce que ça ne nous satisfait pas ?

(152) C'est parce que en exprimant ainsi ce manque, le dit sujet fait entendre la voix d'un défaut beaucoup plus radical que ce défaut singulier qui est le sien et qui est le manque constitutif mis en place par le système du langage. Le manque constituant, constituant du désir. Et que donc ce sujet hystérique est intimement mêlé à la voix de la vérité. Il dit quelque chose, il

croit que c'est une vérité singulière, que c'est son malheur singulier. Comme l'a très bien dit Freud, il guérira quand il acceptera de substituer à son malheur singulier le malaise général, à son malheur extraordinaire le malheur commun. Donc ce sujet auquel nous avons affaire, c'est indiscutablement le seul qui nous intéresse. C'est pourquoi aussi l'hystérie a tenu cette place singulière dans le champ de la découverte de la psychanalyse mais aussi en tant que c'était une parole qui aussi apparemment spectaculaire, farfelue, désordonnée, délirante, etc. Elle avait néanmoins ce lien, cette connexion avec une vérité qui lui était transcendante.

Alors on pourrait encore là-dessus dire un mot. Est-ce que c'est fatal ? S'il devient culturellement admis, ce qui est loin d'être le cas puisque c'est exactement vers le contraire que nous allons, que du fait de notre confection par le langage nous sommes organisés par justement ce défaut radical, que c'est ce défaut radical qui nous constitue, si cela est culturellement admis, dès lors il n'est plus nécessaire que se fassent entendre des voix singulières qui cherchent à se faire reconnaître. Puisque cela aurait déjà été globalement entendu. Donc on pourrait très bien envisager que s'il y avait un progrès culturel lié à ce qu'on pourrait appeler l'achèvement de la paternité, la façon de savoir se servir du nom du père pour pouvoir s'en passer, comme le dit Lacan, l'hystérie n'aurait plus de raison de chercher à se faire reconnaître. Mais, comme nous le savons, ce n'est pas du tout la progression, le mouvement dans lequel nous sommes engagés puisque nous sommes actuellement engagés dans un mouvement qui tend à considérer la présente explication du défaut, du manque comme étant traumatique ou accidentel, lié à des conditions historiques ou géographiques ou politiques particulières. Donc le manque, comme étant ramené à la dimension du scandale et venant déclencher, tous les mouvements, les actions caritatives que nous savons. Réactions caritatives qui ont leur importance, il n'est pas question d'aller gêner quiconque engagé en ce domaine. Mais on pourrait dire que notre évolution actuelle, sociale actuelle va plutôt dans le sens d'un isolement d'une interprétation purement traumatique du manque, du défaut. Alors que s'il était reconnu comme interne à notre organisation, cette reconnaissance aurait des conséquences politiques qui feraient que ce sont des gestes politiques qui viendraient répondre aux difficultés d'un certain nombre de populations et non plus des gestes caritatifs qui peuvent être plus ou moins palliatifs mais en tout cas ne résolvent pas les problèmes.